

## TÉMOIGNAGE

# UN COLLÉGIEN COMPIÉGNOIS PENDANT LA GUERRE (1939-1945)

par

*Guy DISANT'*

Guy Disant, né à Longueil-Annel en 1925, habitait Thourotte, sa famille était dans le commerce et dans la batellerie. Impressionné par les événements du 6 février 1934 et les affrontements avec les grévistes et les représentants du Front populaire, élevé dans le culte des anciens combattants de 1914-18 (auxquels appartenaient son père, ses oncles, l'instituteur, le curé), il fut naturellement attiré par les mouvements qui prônaient l'ordre et exaltaient les valeurs traditionnelles: Croix de Feu (formés à partir d'anciens combattants), Volontaires nationaux.

Féru d'histoire de la colonisation, admirateur des grands "coloniaux": le Père de Foucauld, Bournazel, pour leur légende; Galliéni et Lyautey, pour l'ampleur du travail sur le terrain; il adhéra très tôt à la Ligue Maritime et Coloniale, qu'il quitta sous l'occupation. Son père l'exerça au tir avec un fusil de chasse ainsi qu'un pistolet; de plus la pratique du scoutisme lui donna l'habitude de se débrouiller. Il savait naturellement nager, comme beaucoup de jeunes compiégnois; on fréquentait l'Oise, les installations de l'île des Bains ou les étangs de la forêt qui étaient alors accessibles aux baigneurs. Plus exceptionnel, il sut conduire une voiture dès l'âge de 13 ans. Il ne négligeait cependant pas la lecture, la musique et le sport.

En 1937, il entra au collège de Compiègne, dans la classe de 5<sup>ème</sup>. Il fut alors très conscient d'être un privilégié, vis à vis de ses camarades de l'École primaire amenés à travailler après le certificat d'études:

---

(1) Le colonel Guy Disant a bien voulu apporter son témoignage, après celui du colonel Michel Brassens, paru dans notre *Bulletin* précédent.

(2) Rappelons que l'ancien Collège Royal et futur Lycée Pierre d'Ailly, situé rue d'Ulm jusqu'en 1970, était alors le seul établissement de la ville préparant au baccalauréat (Philosophie et Mathématiques élémentaires).

à l'usine, à l'atelier ou à la ferme; soit chez leurs parents soit comme salariés. En 1939, son père étant mobilisé, sa mère devint chef de famille et lui-même se sentit aussi responsable. Sous l'influence de sa mère, les souvenirs de la Grande Guerre se ravivèrent: l'invasion peu avant la Marne; son grand-père pris en otage par les Allemands et relâché au moment de leur retraite; un oncle mort au champ d'honneur le jour même de ses vingt ans. Contrairement à l'adolescent, sa mère ne crut pas à la propagande officielle et, comme elle redoutait une invasion, ils s'y préparèrent dès l'hiver 1939.

Que se passa-t-il dans les campagnes françaises pendant la "drôle de guerre"? On parlait beaucoup de la cinquième colonne, du danger des parachutistes allemands. Remède: les autorités décident d'organiser une surveillance des zones de largage éventuel, surtout le matin et à la tombée de la nuit (il n'y a pas alors de parachutages nocturnes). Moyens: des équipes qui réunissent chacune: un ancien armé d'un fusil de chasse et muni d'une paire de jumelles, un jeune (parfois de quinze ans) disposant d'une bicyclette. Mission: s'il y a largage de parachutistes, l'ancien observe les mouvements; le jeune, à bicyclette, se porte au téléphone le plus proche (en l'occurrence le bureau de poste) et alerte la gendarmerie de Choisy au Bac et le maire. Heureusement, il ne se passa rien; seulement de longues veilles au début de l'an 1940.

Le 10 mai, ce fut l'offensive allemande. Dès le 17 mai, commença l'exode des habitants de la région, vers le sud ou l'ouest. Guy Disant prit donc la route pour La Charité sur Loire, rejoint par sa mère. Nouveau départ en juin, à l'approche des Allemands. Sachant conduire, il partit avec un habitant de La Charité, un dimanche à 8 heures du matin. Sa mère devait suivre à 11 heures. Entre temps, les ponts sur la Loire sautèrent. Voici donc ce garçon de quinze ans seul, au sud de la Loire, avec une voiture chargée, un pistolet et 5.000 francs. Après diverses péripéties, il gagna le Périgord où l'un de ses oncles venait d'acquérir une petite ferme; il y mena une vie très rurale jusqu'au retour à Compiègne, le 15 août 1940. Le centre de la ville était en ruine et, comme dans les campagnes, les maisons pillées, d'ailleurs surtout par les Français et même les voisins. A la rentrée du collège, plusieurs des anciens professeurs n'y étaient plus, certains prisonniers. Dès ce moment, un certain nombre d'élèves participèrent à un système clandestin d'aide aux prisonniers de guerre français qui, cantonnés au Quartier Bourcier, étaient chargés des travaux de déblaiement de la ville. On dissimulait ainsi sous des pierres les messages destinés aux familles, ou réclamant ce dont les prisonniers avaient besoin. La "livraison" se faisait par le même système. En outre, la rue Otenin étant interdite à la circulation, on envoyait aux prisonniers du pain et des produits consommables, depuis les fenêtres du premier étage du collège qui surplombent les murs du Quartier.

Intervinrent les incidents du 11 novembre 1940. Les manifestations des étudiants parisiens eurent leur prolongement à Compiègne. Une gerbe, barrée d'un ruban tricolore, fut déposée au Monument aux morts des anciens élèves, situé dans la cour d'honneur du collège et visible de la rue, par Meurillon (père: ingénieur des Ponts et Chaussées); il y eut aussi des lacerations d'affiches. Parmi les responsables, Meurillon écopa de dix jours de prison, Jean-Baptiste Daelman (père: assureur) de trois semaines, Daniel Boulanger (père: crémier) de quinze jours, Jean Devismes (père: colonel), quinze jours également; d'autres élèves des classes terminales, ainsi que de première et de seconde, n'avaient pas été identifiés. Les quatre élèves emprisonnés furent aussi exclus de l'Académie, avec interdiction de se présenter au baccalauréat. A la suite de démarches effectuées par Gaston Délie, inspecteur en chef des P.T.T. au ministère, président de l'association des anciens élèves, ami de Jérôme Carcopino, (ce professeur à la Sorbonne fut ministre de l'Éducation nationale de février 1941 jusqu'en avril 1942), ces élèves furent réadmis en avril et autorisés à passer le bacc. Le Principal, monsieur Laurent, fut condamné à cinquante marks d'amende et en plus dix jours de prison si cette somme n'était pas payée dans la huitaine. Suspendu de ses fonctions à titre conservatoire, mais avec traitement, il fut affecté peu après dans un collège de la zone libre, à Thiers. En attendant l'arrivée d'un nouveau principal, monsieur Martin, auparavant au Cateau, ce fut le professeur le plus ancien qui fit l'intérim; on s'amusa de son nom, Lallemand. Le trottoir situé devant la façade du collège fut interdit à la circulation et les autorités d'occupation imposèrent des patrouilles de civils, des parents en particulier, pour éviter les lacerations ou maculages d'affiches. Ces mesures ne furent rapportées qu'à la veille de Noël.

Comment réagirent les élèves après ces événements? Il convient de distinguer diverses périodes: avant et après le 22 juin 1941 (invasion de la Russie) et surtout après novembre 1942 (retour de l' "Empire français" dans la lutte et occupation de la zone libre), mais aussi deux types d'attitude: le comportement "collégien" toujours un peu frondeur et l'esprit réel de résistance. Il ne fait aucun doute que l'occupation allemande pesait à la quasi totalité des jeunes et, en particulier, dans les milieux lycéens. Quelles qu'aient pu être ultérieurement les positions des uns et des autres vis à vis du régime de Vichy, Guy Disant n'a présent à l'esprit aucun cas de collaboration parmi ses contemporains. La collaboration dégoûtait, assimilée aux profiteurs du marché noir. Il ne faut pas oublier qu'au milieu des ruines, avec une administration bouleversée, un ravitaillement de plus en plus précaire, il fallait vivre au quotidien, plus simplement survivre. De nombreux foyers étaient privés du chef de famille: la plupart prisonniers, sans oublier les tués au combat, ou ceux déjà hors de France, voire dans la France libre. Les jeunes,

majeurs à vingt et un ans, n'avaient que peu la possibilité de s'exprimer. Les étudiants et les lycéens, intégrés dans un cursus universitaire presque normal, s'intéressaient surtout à la préparation de leurs examens. Beaucoup de Français, ayant subi l'exode, restaient reconnaissants à Pétain d'une certaine protection. L'aura du vainqueur de Verdun demeurait intacte auprès de la plupart des anciens combattants. Beaucoup ne prenaient la poignée de main de Montoire que pour une concession de façade, voire une ruse destinée à adoucir les exigences de l'occupant. En zone occupée, les lois antijuives de Vichy furent d'abord ignorées ou méconnues. Le parti communiste, en raison de l'Accord germano-soviétique, se cantonnait dans une prudente expectative. Les Allemands, sur place, essayaient de se montrer sous un jour acceptable. La France n'était pas encore à l'heure des rafles et des déportations massives. La Résistance, la vraie, avait besoin d'être organisée, armée; ce qui demandait du temps.

Voici ce qui explique l'apathie apparente à laquelle n'échappait pas le milieu étudiantin, bien qu'il y régna un état d'esprit franchement hostile à l'occupant et à toute collaboration. Lacérer des affiches, multiplier les inscriptions sur les murs, brocarder les "doryphores" ne constituaient pas des actes de résistance au sens "combattant" du terme. Il est vrai que quelques lycéens furent attirés par les "Jeunes du Maréchal", mouvement destiné en principe à soutenir l'action de Vichy; il n'y était cependant pas question de collaboration, d'autant qu'à Compiègne l'un des responsables, le général de Joybert, fut surtout connu pour son rôle dans la Résistance. Guy Disant n'a jamais compris que pour cette adhésion, son camarade Bernard Mercier ait pu être inquiété à la Libération. Il était de ceux qui avaient immédiatement pris une part active à l'aide aux prisonniers, à la barbe des Allemands.

D'autres n'hésitaient pas à afficher leur sympathie pour la France libre et aussi pour ceux que les Allemands persécutaient. L'écoute de la B.B.C. devint courante, chaque soir, derrière des fenêtres occultées par le camouflage obligatoire; en témoignaient les conversations du lendemain matin. En témoignage de solidarité vis à vis des juifs contraints de porter l'étoile jaune à partir de juin 1942, des jeunes arboraient sur les vestes ou les blouses la même étoile, portant l'inscription "swing". Illustration significative de l'esprit qui régnait dans une bonne partie de la jeunesse, par défi vis à vis de l'occupant, les cérémonies de "Départ" des Scouts Routiers se tenaient dans la clairière de l'Armistice, au pied de la statue du maréchal Foch, seule restée en place. Un soir, les Routiers, pour gagner le camp qui devait se tenir aux environs de Vignemont, traversèrent même l'Oise au "pont de Soissons" dont l'accès était alors interdit et ce malgré la présence de sentinelles allemandes dans le secteur.

Dès fin juin 1941, les prisonniers de guerre qui occupaient le camp de Royallieu furent évacués et remplacés par des militants communistes et syndicalistes, par des ressortissants étrangers et, à partir de décembre, par les premiers prisonniers juifs. Jusque là, il était relativement facile d'avoir des relations avec l'intérieur du camp où étaient amenés à travailler des ouvriers d'entreprises compiégnaises. Le passage du courrier s'effectuait dans les guidons de bicyclettes, les tubes de selle ou les pompes. Guy Disant, quonique collégien, l'a pratiqué, dans le cadre de l'entreprise Vatan. Du jour au lendemain, le changement fut radical; ce petit jeu dut cesser, en raison de contrôles accrus. D'une maison située rue d'Austerlitz où habitait une tante de Guy Disant, il put observer les convois de prisonniers transférés à pied du camp de Royallieu à la gare, leur fréquence semblait s'accroître. Toutefois, on remarquait les effectifs relativement peu fournis des soldats qui les encadraient. Les prisonniers, correctement vêtus, portaient tous, en plus de leurs bagages, une couverture roulée en sautoir. Les passants qui les voyaient, assimilaient leur condition à celle des prisonniers de guerre et n'avaient pas encore une notion exacte de ce qui attendait ces malheureux. L'horreur des camps de concentration n'était guère connue et même la B.B.C. n'en faisait pratiquement pas mention. Dans le cas de François Camus, qui nous intéresse particulièrement, il fallut attendre la fin des hostilités pour savoir quel calvaire il subit avant de mourir au camp de Dora.

Guy Disant formait avec François Camus (père ingénieur aux A.C.C.) et Gabriel Clara (père sous-chef de gare à Compiègne) un trio de camarades très unis, auquel vint se joindre, à la rentrée 1940, Jean Hardivillier (père dans la coopération agricole); ce dernier demeurait à Margny et Guy Disant fut pensionnaire chez lui pendant une partie de l'année scolaire. L'idée germa peu à peu de passer en Afrique du Nord. Fin 41 ou début 42, Jean Hardivillier, qui avait trouvé un contact en zone libre pour gagner l'Espagne, et François Camus, tentèrent leur chance, ils étaient alors élèves de première; leurs deux camarades devaient rejoindre ultérieurement, avec d'éventuels volontaires. Après un passage assez facile de la ligne de démarcation, les choses tournèrent mal; le passeur qui devait assurer la "séquence espagnole" disparut de la circulation. Les deux compères en furent réduits à envisager leur retour à Compiègne. Entre temps, il leur fallait subsister. Ne pouvant entrer aux "Chantiers de jeunesse", réservés aux appelés du contingent, ils s'engagèrent dans les "Compagnons de France", d'où ils désertèrent pour repasser la ligne de démarcation dans le sens sud-nord.

Fin 41, Gabriel Clara quitta le collège pour suivre des cours à Paris où il se rendait chaque jour par le train. Début 42, il avertit Guy Disant de relations nouées à Paris dans les milieux de la Résistance et lui demanda s'il était prêt à l'aider. L'ardeur, un peu brouillonne, de Gabriel Clara, incitait à la réserve; néanmoins Guy Disant donna son

accord, en précisant qu'une véritable activité ne pourrait commencer qu'après la première partie du bacc., en juin 42. Une seule fois, Clara lui apporta des journaux venus de Londres (La Voix de la Nation?) en petit nombre, à déposer dans quelques endroits publics: la poste, la gare et quelques commerces ou cafés, surtout pas le collège qui était tenu à l'oeil. Ce fut fait, sans grande difficulté. Gabriel Clara, peut-être imprudent, fut arrêté en gare de Compiègne sur ordre de la Geheime Feld Polizei de Paris, le 17 avril 1942, d'après certains ouvrages; un peu plus tard pense Guy Disant. Le contenu de sa serviette ne laissant aucun doute sur son activité, il n'a plus été revu. Il aurait été fusillé à la prison de Saint-Quentin.

En octobre 1942, François Camus quitta à nouveau le collège et entra à la Faisanderie, alors maison d'enfants de prisonniers (garçons de 10 à 14 ans), financée par un organisme dépendant du "Secours national", appelé "La Famille du Prisonnier". Cet organisme administrait deux autres établissements: l'un situé au château de La Brévière (garçons de moins de 10 ans), l'autre au château d'Offémont (filles) dans le sein d'une communauté d'oblates bénédictines. L'ensemble était sous la surveillance médicale d'un spécialiste, le docteur Néron, venu de Berck avec une partie de son équipe, à laquelle appartient l'actuelle madame Disant. En décembre 42, François Camus demande à Guy Disant s'il voulait venir le rejoindre à la Faisanderie; chose faite début 43.

A cette même époque la situation militaire évoluait. La réputation d'invincibilité de la Wehrmacht était taillée en pièces, aussi bien en Russie qu'en Afrique du Nord; cela donna un coup de fouet à la Résistance. Début mars, François Camus s'ouvrit à Guy Disant de ses activités dans le cadre d'une organisation compiégeoise. Les deux compères s'étaient tus leurs contacts avec Gabriel Clara; en l'occurrence le système du triangle s'avéra efficace<sup>3</sup>.

Dès ce moment, commença une période d'activité croissante: de distribution de tracts et de journaux, dont certains fournis par Cottin (ancien des Brigades internationales), camouflé à la Faisanderie comme comptable; et surtout de récupération d'armes et de munitions de provenance diverse. Abandonnées, les unes par l'armée française dans les localités avoisinantes; les autres par les Allemands qui s'exerçaient dans la forêt, en particulier au pied des Beaux-Monts. Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, les Allemands, pas toujours de la plus grande rigueur, laissaient traîner de nombreuses grenades et cartouches. Une

---

(3) Appliqué dans certains mouvements de résistance, ce système compartimenté au maximum la connaissance des participants afin d'éviter les indiscretions ou les aveux sous la torture; soit la tête du triangle est seule à connaître les deux autres recrutés qui s'ignorent (c'était le cas ici), soit les partenaires de deux triangles successifs se connaissent (formule plus souple mais moins sûre).

partie de ces récoltes fut acheminée par François Camus dans un endroit dont il ne parla jamais; une autre partie entreposée dans un local de la Faisanderie dont disposait Guy Disant.

Coup de tonnerre, le 20 juillet 1943, Guy Disant qui rentrait de faire un grand jeu avec les enfants, assista pratiquement à l'arrestation de François Camus, sur le chemin de la Faisanderie, à moins de deux cents mètres de l'endroit où il se trouvait. Catastrophe pour l'un, coup de chance pour l'autre qui put disparaître rapidement dans la futaie et envoyer deux garçons débrouillards transporter dans la forêt tout ce qui était stocké dans le local. Les Allemands, venus fouiller quelques heures plus tard, ne trouvèrent rien; pas plus que chez ses parents, auxquels il n'avait d'ailleurs jamais parlé de ses activités pour ne pas les inquiéter. Il n'en fut malheureusement pas de même chez les parents de François Camus.

Coup dur évidemment, puisqu'en même temps une grande rafle neutralisa une bonne partie des résistants compiégnois. Toutefois, grâce à Cottin, une distribution de tracts et de journaux put encore s'effectuer. Cottin à son tour disparut. Il aurait été arrêté, mais Guy Disant ne l'apprit qu'après la Libération. Les grandes vacances de 1943 se déroulèrent sans événement marquant, si ce n'est une descente de la Gestapo et une de la Feldgendarmarie à la Faisanderie, sans résultat marquant.

Le 8 octobre de cette même année 1943, Guy Disant reçut des autorités allemandes une injonction à rejoindre l'Organisation Todt, afin d'y participer aux travaux du "Mur de l'Atlantique". Il n'était évidemment pas question d'y répondre mais le délai imparti pour se dérober était court, une dizaine de jours. Heureusement monsieur Bour, Intendant des Maisons d'enfants de la Famille du Prisonnier, prit contact avec la Supérieure des Oblates d'Offémont qui fut d'accord pour cacher Guy Disant au sein de sa communauté. Il y rejoignit un curé breton, l'abbé Brierre, ainsi que le neveu de la Supérieure et plusieurs juifs polonais qui travaillaient dans les cuisines. Il fallut donc passer plusieurs mois dans cet univers conventuel: occupant les journées à la lecture, à des promenades dans le parc avec l'abbé Brierre mais après la tombée de la nuit; ainsi qu'à exercer les fonctions de sacristain, assez compliquées car les bénédictines avaient un rituel très riche.

Au début de février 1944, monsieur Bielle, commissaire de police à Compiègne, fit savoir à monsieur Bour qu'il avait vent de la présence de Guy Disant à Offémont, qu'il n'interviendrait pas mais qu'il n'était pas sûr de ses "indics" et qu'il lui semblait plus prudent de changer de refuge. La Famille du Prisonnier lui procura un nouveau point de chute au château de la Plaine, à Orches, dans le département de la Vienne. C'est sous le costume d'un aide-chauffeur qu'il y arriva au début de mars.

La Résistance était déjà très active dans la Vienne, la Haute-Vienne

et les Deux-Sèvres, ce qui obligeait l'occupant à être très méfiant. Il fallut d'abord découvrir la région, en évitant d'être trop voyant, car faire figure de nouvel arrivant n'était pas toujours bien interprété. En avril, grâce au neveu d'un fermier du château, Guy Disant prit contact avec un responsable local de la Résistance et aussi la gendarmerie de Lençloître qui assurait le recrutement pour les maquis des environs. La seule directive fut d'attendre, il n'y avait pas assez d'armes pour équiper tous les volontaires. Intervinrent des parachutages d'armes et le débarquement du 6 juin, Guy Disant put alors rejoindre le groupement Noël, composé de différents maquis répartis autour de Poitiers, dirigé par un officier d'aviation Gabriel Thiant, alias commandant Noël. Bien que rattaché aux F.T.P. (francs tireurs et partisans), ces maquis étaient organisés militairement. Guy Disant fut affecté à la compagnie Emile, section Abel, tous deux étant d'anciens militaires de carrière. Il faut préciser que, malgré son appartenance aux F.T.P., ce maquis était composé de gradés et de partisans de tous bords. Il comprenait même un chef de section d'origine alsacienne qui était...royaliste. Les opérations du maquis consistaient en des embuscades contre les unités des diverses divisions remontant vers le front de Normandie, dont la fameuse *das Reich*; plus ou moins heureuses car les soldats de ces unités n'étaient pas des débutants. Fin août, après le débarquement en Provence, le maquis participa aux libérations de Lençloître, Châtelleraut et Poitiers; les deux premières sans véritable combat, la troisième avec un peu plus de difficultés en raison de l'existence d'un centre de formation de miliciens. Ceux-ci, n'ayant plus rien à perdre, cherchèrent à sauver leurs peaux en bataillant un peu.

Avant cette issue heureuse de la Libération, se situe un épisode mémorable pour Guy Disant. Au moment du débarquement, il fut chargé d'aller à Paris afin de récupérer des fonds pour la nourriture des enfants du château de la Plaine et accomplir une autre mission qui devait lui être précisée sur place. Muni de papiers en règle, il pensait voyager par le train au départ de Châtelleraut. Las, à la suite d'un bombardement allié, le pont de Port de Piles (à vingt km au nord de Châtelleraut) fut détruit et le train, arrêté en rase campagne, dut être évacué. Il fallut quatre jours pour rejoindre la capitale, partie à pied, partie par des moyens de fortune, sans compter un dur bombardement nocturne à Saint-Pierre des Corps. Une incursion à Thourotte lui permit de récupérer une bicyclette. En effet, la seconde partie de la mission consistait à repartir avec trois garçons contraints de quitter Paris: l'un juif, le deuxième recherché par les Allemands, le troisième pour une raison inconnue. Il fallait passer la Loire à Beaugency, où la surveillance paraissait assez légère. A l'entrée du pont, arrêté par deux sentinelles qui demandèrent 'les papiers'. Moment d'angoisse, en raison de la situation des compagnons de route et de l'importance de la somme que Guy Disant transportait



dans ses sacoches. A cet instant précis, des bruits de moteurs d'avions et des hurlements de sirène; les sentinelles, aux cris de "Fliegalarm!" obligeaient les quatre garçons à se réfugier dans une tranchée voisine du pont et s'en allèrent là où le devoir les appelait. Combats aériens, bombardements du pont, puis plus rien. Les ponts de la Loire sont solides, les bombes endommagèrent le tablier mais les arches restèrent intactes. Les quatre gaillards profitèrent de ce moment de panique et traversèrent le pont le plus rapidement possible, portant les vélos sur la partie endommagée, roulant sur la partie intacte. Le reste du voyage se déroula sans encombre et tout ce petit monde se retrouva au maquis Noël.

Après la libération de Poitiers, la compagnie Emile fut cantonnée aux environs de la ville. Le maquis Noël, devenu 3<sup>e</sup> bataillon du 125<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, s'installa dans une caserne de Poitiers où, grâce à la qualification militaire d'une partie de ses cadres, il reçut une formation plus sérieuse, ce qui valut à Guy Disant d'être nommé... caporal. Il ne faut pas passer sous silence la récupération d'armes et de munitions que des militants communistes opérèrent durant cette période, en vue d'une action ultérieure qui, Dieu soit loué! n'eut jamais lieu; ce fut la seule véritable connivence entre Parti communiste et F.T.P. que Guy Disant ait pu constater sur place à la Libération. Le régiment fut ensuite envoyé sur la poche de La Rochelle où, dans des conditions difficiles, il demeura jusqu'à la fin de la guerre; campagne sans gloire mais qui eut son utilité.

Après un séjour aux Sables d'Olonne, avec une formation de chef de section et la conduite de prisonniers allemands pour le déminage des plages, Guy Disant partit occuper l'Allemagne avant de revenir brièvement à Compiègne, au Quartier Bourcier, avec le 9<sup>e</sup> Régiment de Zouaves, ultime transformation du 125<sup>e</sup> R.I. Reçu à l'École Spéciale Militaire Inter-Armes en 1945, le voici à Coëtquidan en février 46; sa promotion, baptisée "Indochine", y succédait à celle appelée "Victoire" qui comprenait d'actuels Compiégnois, Bouchend'homme et Brassens. Après Coëtquidan, ce fut, d'avril à décembre, l'École d'Application. Cette promotion fut durement traitée, avec des réductions drastiques qui la firent passer de 2.400 élèves convoqués à 782 finalement classés en avril 47. Ce furent ensuite les campagnes d'Indochine et d'Algérie, entrecoupées de deux passages comme Instructeur à l'E.S.M.I.A. de Coëtquidan et deux séjours à Madagascar, dont le second (début 62 à fin 64) au titre de la Coopération. Après sa démission de l'armée, en 1965, Guy Disant entreprit des études en sciences économiques et sociales et passa dans le secteur privé.

---